



CRITIQUES

JEROME VILA

L'Absolu

de Boris Gibé

153

CIRQUE

L'Absolu, c'est d'abord un espace. Un silo de 12 mètres de haut et 9 mètres de diamètre où une centaine de spectateurs prennent place le long d'une rampe en double colimaçon. Chacun y voit chacune, à son étage, du plus haut - vertigineux - au plus bas, aspiré par le puits que forme la petite piste circulaire centrale. L'épreuve du vide, commence là, pour le spectateur. En haut, un plafond liquide, paysage abstrait et mouvant dont on ne sait s'il est amiotique ou glacière en prise au réchauffement climatique... Images abstraites en cinémascope. Soudain, l'artiste fend l'écran et suspendu par un simple fil, surgit dans des trombes d'eau pour aller se laisser aspirer par des sables mouvants et dans cette image les repères se dissolvent définitivement. Très influencé par la quête méditative et inquiète du cinéaste Tarkovski, Boris Gibé interroge L'Absolu, ce concept philosophique qui dit ce qui existe en soi ou comment se suffire, posséder son existence, aller vers la plénitude hors de toute condition de temps, d'espace ou de connaissance. Il séquence le propos en hommage au maître du grand écran : l'effet miroir, le procès, le sacrifice... en quelques mots ramassés : Qu'est-ce qu'être à la hauteur, qu'est-ce que le désir, pourquoi, comment être vu ? Des questions qui n'appellent aucune réponse. Boris Gibé affirme vouloir creuser la question du vide, mais le verbe y est impuissant. Il reste les images, le corps, les sensations surtout face aux quatre éléments, l'eau, la Terre, le feu et l'air. L'homme est au combat au corps à corps avec son esprit récalcitrant. Comme depuis ses débuts, depuis le Phare,

où marin maladroit, il menait des guerres minuscules pour tenter de tenir debout. C'était en 2006. Ont suivi *Mouvinsitu*, voyage mental au cœur de l'inconscient et de ses identités multiples sur fond de luttes en carton, ou *Les fuyantes* en 2011 avec Camille Boitel, où les protagonistes tentaient de résister à la société qu'ils fabriquaient autant qu'elle leur échappait. Voilà dix ans, donc, que Boris Gibé ferraille avec le monde en explorant avec toujours plus de brio, les outils dont le cirque contemporain s'est emparé, la vidéo, l'image et la magie. Et *L'Absolu* le prouve. La pièce est un rêve baroque dans lequel les apparitions le disputent aux évanouissements, les suspensions aux immersions, dans des effets d'optique sculptés par le noir ou la lumière, la poésie très cinématographique est réglée au cordeau. Et s'il y a un poil d'esthétisme dans le propos très ambitieux, l'absurde sauve de la sentence et le burlesque du pathétique. Car ce Don Quichotte n'est pas dupe, sur son tee-shirt, il est écrit en motifs brillants «I love tragedy», et son casque rempart à la folie des éléments est une boule à facettes... Qui suis-je ou cours-je dans quel état j'erre ? C'est l'enfant qu'il n'a cessé d'être qui aura le mot de la fin. Tu t'es déjà battu avec un ange ? - Si t'étais un indien tu comprendrais tout ça... Boris Gibé poursuit sa route et met ses anxiétés à vif. Petit à petit il trace un chemin singulier, dont l'Absolu créé aux 2 Scènes à Besançon, n'est qu'une étape. À suivre, évidemment. / ANNE QUENTIN /